

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [94] (2006)
Heft: 1505

Rubrik: Dossier
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le matriarcat: une chimère aux usages contradictoires

« En lui-même le système patriarchal est très supérieur au système matriarcal. Voici pourquoi : il y a dans le matriarcat une grave anomalie ; la personne qui détermine la relation familiale, la femme, n'est pas le personnage principal, le plus puissant, celui qui dirige la famille, qui y commande, c'est celui des parents qui est le plus faible (...) le moins capable de protéger l'enfant (...) »

Grande Encyclopédie Berthelot, art Famille, 1885-1902

E.J-R.

Mot datant de 1894, le matriarcat est construit sur le modèle de son pendant masculin, le patriarchat. Le matriarcat est une invention d'anthropologues qui voulaient rendre compte de sociétés où la filiation aurait été matrilinéaire (voir encadré), où la résidence de la famille aurait été matrilocale (c'est-à-dire au lieu d'origine de la mère), et où l'héritage (transmission des biens matériels) ainsi que la succession (transmission du statut social) auraient été transmis par la mère. Par extension, ce mot désigne une société, un groupe ou une famille dans lesquels les femmes détiennent le pouvoir. Cette idée, née dans la seconde moitié du XIXe siècle, s'inscrit dans un courant de l'anthropologie sociale nommé «évolutionnisme». Fortement imprégné de darwinisme, ce courant résulte d'une analogie entre l'évolution biologique et l'évolution sociale: de même que les espèces, les sociétés seraient soumises à la théorie de l'évolution. Ainsi, au seuil de leur évolution, les sociétés auraient été matriarcales pour devenir patriarcales à mesure qu'elles se complexifiaient et se civilisaient. De ce fantasme premier en ont découlé d'autres où le matriarcat sert tantôt les intérêts misogynes, tantôt les intérêts féministes, voire socialistes et ceci depuis le tout début de l'invention du matriarcat. Par exemple, Paul Lafargue (1842-1911), fameux auteur du *Droit à la paresse* (1880), conclut son essai *Le matriarcat, Etudes sur les origines de la famille* (1886), dans lequel il fustige le système patriarchal et se réjouit à l'idée des sociétés matriarcales, par cette phrase que la mythologie féministe ne renierait pas «La famille patriarcale fit son entrée dans

le monde escortée par la discorde, le crime et la farce dégradante ». De nos jours, le terme sert encore à décrire, à l'instar de Paul Lafargue, une utopie remplaçant le patriarchat, mais plus souvent encore, ce terme est utilisé pour dénoncer le présumé pouvoir insatiable des femmes. Il suffit de se rendre sur les sites masculinistes québécois pour lire des propos tels que «Le Québec est un matriarcat psychologique, où l'homme doit encore trop souvent s'excuser d'être un homme¹»

Les études anthropologiques sérieuses reconnaissent désormais qu'aucune société matriarcale n'a jamais existé, aucun des critères évoqués plus haut n'ayant jamais été réunis au sein d'une même société. De plus, ces critères s'inscrivent exclusivement dans ce que l'on pourrait qualifier de droit de la famille – filiation, résidence, héritage - alors que le pouvoir est un phénomène plus large qui justement déborde le cadre familial. Alors quand bien même existerait une société matriarcale, ce ne serait encore pas une société où les femmes ont le pouvoir, c'est-à-dire la quasi exclusivité sur les décisions concernant l'ensemble de la société. Cependant le «succès» du mot matriarcat et du concept qu'il désigne prouve à quel point le pouvoir des femmes était et reste un sujet polémique, objet de tous les fantasmes et de toutes les craintes.

¹www.lactualite.com/dossiers_speciaux/article.jsp?content=20051124_154547_46344

Le matriarcat, mythe ou réalité ?



Entretien avec Hélène Martin¹, professeure de sociologie à l'EESP à Lausanne (Ecole d'études sociales et pédagogiques) et doctorante en anthropologie.

PROPOS RECUEILLIS PAR ESTELLE PRALONG

Qu'est-ce que le matriarcat, et a-t-il vraiment existé ?

Le terme matriarcat, apparu au XIXe siècle, est l'équivalent lexical de patriarchat. Ce dernier date du XVIe siècle et a subi, depuis ses origines religieuses, différentes évolutions sémantiques. Dans son acceptation actuelle, le patriarchat désigne une organisation sociale où les hommes détiennent le pouvoir. Ainsi, le matriarcat renverrait à une société où ce seraient les femmes qui dominent.

Au XIXe siècle, l'anthropologie s'inscrit principalement dans le courant évolutionniste; elle considère, pour le dire rapidement, que les sociétés humaines ont passé par différents stades d'évolution, allant des sociétés primitives aux sociétés évoluées. Le matriarcat est alors présenté comme un stade primitif du développement des sociétés. Leur statut de mères et l'ignorance de la paternité physiologique auraient conféré aux femmes un pouvoir de domination politique, économique et idéologique.

En réalité, le matriarcat est un mythe qui permet de légitimer l'ordre social établi: à l'origine, les femmes auraient possédé le pouvoir qui leur aurait été confisqué par les hommes, parfois en raison du mauvais usage qu'elles en auraient fait. Ainsi, pour les Baruya de Nouvelle-Guinée, les armes et les flûtes cérémonielles procurant le pouvoir auraient été créées et possédées par les femmes avant de leur être volées par les hommes. Dans nos sociétés modernes occidentales, ce serait l'apparition des religions judéo-chrétienne et musulmane et/ou des transformations historiques de type économique qui auraient conduit à la concentration du pouvoir aux mains des hommes. Or, comme le note Françoise Héritier², on voit mal comment des religions attribuant le pouvoir aux hommes auraient pu se développer dans un contexte de domination féminine, ni pourquoi les femmes n'auraient pas pu s'adapter à des transformations de modes de production et d'échanges commerciaux.

L'évocation de l'existence de sociétés matriarcales relève le plus souvent d'une confusion avec les sociétés matrilinéaires. Le système matrilinéaire affilie les enfants à la lignée maternelle, avec cette particularité que ces derniers sont plus particulièrement affiliés, juridiquement et affectivement, à l'oncle maternel. Les enfants sont donc, dans tous les cas, partiellement ou complètement possession des hommes, alors qu'ils ne sont jamais la possession des femmes seules. De plus, relevons qu'il n'y a pas de rapport direct entre matrilinéarité et degré de domination masculine: certaines sociétés matrilinéaires sont à forte domination masculine.

Bref, qu'il soit renvoyé à un stade antérieur de l'Histoire ou de l'évolution humaine ou que, dans une perspective culturelle, il soit attribué à des systèmes culturels exotiques, le matriarcat relève toujours d'une construction imaginaire qui parle d'abord et avant tout de nos conceptions des sexes en tant qu'entités opposées. Or, l'observation des sociétés existantes doit conduire au constat de l'asymétrie des rapports sociaux de sexe au détriment des femmes, et donc à l'universalité de la domination masculine.

Ainsi, le patriarcat serait universel et les femmes devraient se faire une raison ?

Il m'est souvent arrivé, lorsque je déconstruisais l'idée de l'existence du matriarcat et démontrais l'universalité de la domination masculine devant un public, qu'une auditrice ou un auditeur me reproche de saper tout espoir de pouvoir féminin ou du moins tout argument prouvant que la domination masculine n'est pas inéluctable. Il faut alors répondre que la domination masculine n'est pas un fait de nature mais de culture, c'est-à-dire à la fois arbitraire et changeant. Cette diversité s'illustre notamment par la variabilité de la domination masculine, qui s'exerce de manières différencierées selon les sociétés et qui peut aller de très faible à très forte. La comparaison interculturelle des attributions des qualités psychologiques, physiologiques ou comportementales aux hommes et aux femmes constitue une autre démonstration du caractère culturellement construit des catégories et des rapports sociaux de sexe. D'un point de vue féministe, en se basant sur une analyse factuelle de la réalité, c'est par la reconnaissance des inégalités sociales de sexe et par la dénonciation des processus de naturalisation qui contribuent à leur reproduction que des luttes en vue de changements peuvent être menées.

Françoise Héritier³ propose une théorie intéressante pour expliquer l'origine de la domination masculine en tant que phénomène culturel, permettant d'échapper à une conception naturalisante qui l'envisagerait par exemple comme la conséquence d'un manque féminin ou d'un avantage masculin. La femme bénéficie d'un pouvoir exorbitant, le pouvoir de fécondité. Or, les hommes dépendent de ce pouvoir pour se reproduire. Ils se seraient ainsi partiellement emparés de ce pouvoir, par l'appropriation des femmes ou/et des enfants, notamment à travers les systèmes de filiation (ou encore à travers les théories de la reproduction⁴). Ceci fut possible, dans les premières sociétés humaines, en raison d'un handicap doublant ce pouvoir de fécondité: la mobilité réduite des femmes durant la grossesse et l'accouchement. De ce fait, les hommes auraient eu la possibilité de se réserver, à des degrés divers et en contrepartie du pouvoir de fécondité, la sphère du pouvoir et la maîtrise des armes, qui sont les conditions de la possibilité de leur domination.

¹Martin, Hélène, Séverine Rey & Ellen Hertz. 2002.

Nouvelles Questions Féministes 3 [«Les répertoires du masculin»], 138 pages.

² Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*.

La pensée de la différence, Paris, Odile Jacob, 1996.

³ Idem

⁴ Comme le fait Orkuhlík (1998), on peut par exemple lire notre théorie de la reproduction sexuelle où le spermatozoïde joue le rôle essentiel et actif comme un mode d'appropriation du pouvoir de fécondité des femmes ainsi que comme un élément contribuant à reproduire une conception particulière des rôles sociaux de sexe.

Les sociétés matrilinéaires

Dans les sociétés matrilinéaires, le système de filiation passe par la mère (et non par le père comme dans le patriarcat). Cela signifie que la transmission, par héritage de la propriété, des noms de famille et des titres passe par le lignage féminin. Parfois ces sociétés peuvent également être matrilocales : l'époux réside alors chez l'épouse. Cependant, même dans les systèmes matrilinéaires, c'est en réalité l'oncle maternel (le frère de la mère) qui a le pouvoir décisionnel. Même si les hommes plus âgés ne contrôlent pas leurs femmes et leurs enfants, ce sont tout de même des sociétés «d'oncles». Le père ne joue pas le rôle central, mais c'est quand même un homme qui le joue. Ainsi, il s'agit toujours de sociétés virilares (vir : homme).

Matriarcat et féminisme



Entretien avec Iulia Hasdeu¹, anthropologue et assistante en Etudes genre à l'Université de Genève.

Le matriarcat a-t-il été important pour le féminisme ?

Dans les années soixante et septante, les théories de l'archéologue Maria Gimbutas mettaient en évidence des cultes néolithiques de la fertilité très puissants et répandus sur l'entièreté du territoire européen actuel: déesses mères, mères terre, etc. auraient dominé l'imaginaire et les pratiques rituelles de nos ancêtres. Ces découvertes archéologiques ne sont pourtant pas en mesure de justifier l'équation entre divinités féminines et pouvoir politique des femmes dans une société donnée, la preuve étant l'exemple si proche de la coexistence des cultes de la Vierge dans le bassin méditerranéen et l'organisation politique profondément patriarcale de ces sociétés.

Néanmoins, dans ces années, sous l'impulsion enthousiaste du MLF, on a ranimé les théories évolutionnistes du XIXe siècle de Bachofen, Morgan et Engels qui considéraient que dans «l'enfance» de l'humanité, les sociétés étaient dans les mains des femmes (le mythe des Amazones). Engels pointe dans cette évolution fantasmée non pas un progrès, mais une dégradation de la condition des femmes, passant d'un statut plus égalitaire chez les chasseurs-cueilleurs vers de plus en plus d'exploitation dans les sociétés agricoles puis capitalistes. Cette vision a évidemment beaucoup intéressé les féministes marxistes. Cependant, reléguer les femmes dans un point zéro de l'humanité et considérer que l'avancée historique n'est qu'une construction humaine est le produit d'une idéologie patriarcale et bourgeoise, sans fondement historique, archéologique ou anthropologique.

L'inexistence du matriarcat n'est-elle pas un coup dur pour les féministes qui luttent pour d'avantage de pouvoir aux mains des femmes ?

Réfléchir sur le pouvoir des femmes ne relève pas du même registre que de réfléchir sur le matriarcat. Il faut justement dis-soudre ce lien si l'on accepte que le matriarcat n'a tout simplement jamais existé. Le matriarcat est une fiction, les pouvoirs des femmes sont réels. La question qu'il faut se poser, c'est: quelle relation existe-t-il entre les pouvoirs des femmes et l'ensemble de la société, surtout en ce qui concerne le pouvoir des hommes? Quel poids, quel sens, quels enjeux ont ces pouvoirs? Les femmes ont dans la plupart des sociétés des rôles liés à la reproduction, aux soins des enfants, à l'entretien... L'anthropologue Françoise Héritier considère que le pouvoir universel des femmes, qui est celui «exorbitant» de donner la vie, est jalousement contré par les hommes qui font tout - idéologies, pratiques violentes, etc. - pour contrôler les femmes et leur progéniture. D'autres anthropologues, comme Anette Wiener, pensent qu'il y a des sociétés où les femmes ont un «pouvoir cosmique» – dans les îles Trobriand, du fait que les femmes s'occupent des morts et qu'elles maîtrisent ainsi la régénération spirituelle et le culte des ancêtres, elles ont un rôle important dans la société. Mais de tous ces exemple, il ressort que les maîtres du jeu social et politique sont les hommes. Néanmoins, il ne faut pas oublier qu'il y a des sociétés où être mère, travailleuse dans les champs, soigneuse des malades et des morts est différemment valorisé que dans la nôtre.

Réfléchir sur les pouvoirs des femmes et sur leur emboîtement dans les jeux de pouvoir plus globaux de la société représente un défi pour penser le genre et plus largement, pour penser la société elle-même. Mais, à mon sens, il s'agit de relever ce défi en se débarrassant au maximum de l'automatisme cognitif que nous avons, à savoir de regarder les Autres comme s'ils ou elles devraient nous ressembler... Pour valoriser les pouvoirs des femmes, ceux liés à la reproduction, mais surtout à une socialisation différente qui développe des compétences spécifiques, il s'agirait de «repenser» le marché économique, la participation politique, en fait, repenser l'Etat dans sa globalité.

¹ Autrice d'une thèse de doctorat sur l'articulation entre le genre et l'ethnicité dans une communauté de Tsiganes/Roms de Roumanie.

Le pouvoir et les femmes, incompatibles ?



Entretien avec Fenneke Reysoo, anthropologue, directrice adjointe de l'IUED, co-responsable du Pôle Genre (financé par la DDC suisse)

Le matriarcat – une société à dominance féminine – est un mythe. Est-ce que les femmes peuvent au moins espérer un partage égalitaire du pouvoir ?

De nos jours, l'existence ou non du matriarcat est un sujet controversé. Il faut se garder de prendre les mythes pour des faits historiques. Cependant ils nous présentent une panoplie de cas de figures sur le rôle du principe mâle et/ou femelle dans la création et les rapports possibles entre ces deux principes; que ce soient l'antagonisme quasiment inconciliable dans les mythes bambaras¹, le dédoublement du même dans les mythes Fon du Bénin², la complémentarité yin yang ou le dérivé l'une de l'autre (l'histoire de la côte d'Adam). Les mythes sont donc des outils «bon à penser avec».

Au-delà des mythes, il est intéressant de s'arrêter un instant au genre littéraire de la science-fiction, (genre peut investi par des femmes à cause, soi-disant, de la mise en avant d'un monde scientifique et technologique alors que le premier roman de science fiction *Frankenstein* fut écrit en 1918 par une femme, Mary Shelley, la fille de la féministe Mary Wollstonecraft). Les héros dans les histoires de science-fiction créées par les auteurs hommes sont, selon Rebecca Rass, généralement des hommes immatures qui veulent rester éternellement jeunes et puissants, jouant avec des jouets imaginaires et destructeurs, espérant échapper aux filles ou femmes, mères ou épouses, et ne pas assumer les responsabilités de leur réalité d'hommes, et qui se referment dans leur club de mecs. On n'est pas très loin de la perception des hommes par les femmes dans un village provençal en France mise en avant par l'anthropologue américaine Rayna Reiter. Bien que dans ce village les hommes occupent l'espace et les fonctions publiques, les femmes les représentent comme de grands enfants qui s'occupent d'affaires curieuses et qui, aux yeux des femmes, ont une moindre valeur par rapport aux affaires familiales et domestiques. Ces femmes avaient une toute autre conception du pouvoir, elles ne considéraient pas que l'espace public était plus «powerful» que l'espace privé. La vision dominante du monde est proférée par les «boys with the toys». De quel pouvoir parle-t-on donc quand on parle de «pouvoir» ? Et qui a la parole pour définir ce qu'est le pouvoir ?



Justement, les femmes ne pourront-elles jamais posséder un véritable pouvoir social et politique ?

Votre définition du pouvoir contient un biais androcentrique, car elle fait référence au pouvoir comme commandement, comme gouvernement, comme contrôle sur. Personnellement, je travaille avec une notion relationnelle du pouvoir. Le lieu d'observation du pouvoir par excellence sont les interactions entre acteurs concrets. Qui influence qui, qui concède à qui, quand et où ? En anglais, il y a les deux verbes «to wield» et «to yield» pour exprimer ceci. Dans sa thèse de doctorat *Wielding and yielding : power, subordination and gender identity in a Mexican development project* (1994), la Mexicaine Magdalena Villarreal démontre comment et quand les un-e-s dominent les autres et quand les un-e-s concèdent aux autres. Ce rapport de force s'observe au sein de configurations aussi diverses qu'un couple, une communauté, une organisation, un gouvernement ou entre Etats-Nations. Et si mes étudiants africains m'affirment – comme ils l'ont fait il y a une semaine lorsque j'enseignais à Bamako – que «bien que l'émancipation de la femme africaine soit irréversible, elle restera toujours soumise à son mari ; et c'est bien ainsi !», la plupart de mes étudiant-e-s à l'IUED à Genève révèlent dans leurs autobiographies que la figure charnière dans la famille est leur grand-mère ou leur mère. Bien que les femmes n'occupent pas visiblement l'arène politique, cela ne veut pas dire qu'elles sont dépossédées de pouvoir.

¹ Georges Balandier (1985 (1974)) *Anthropologiques*, Paris : Livre de poche, Biblio Essais, p.43.

² Idem p.38.

Le matriarcat, un mythe plus qu'une réalité? Quelques exemples

La légende des amazones faisait trembler le monde antique

Très présentes dans l'imaginaire grec, ces redoutables combattantes armées de leur arc et habiles cavalières auraient vécu selon la tradition antique dans les régions occidentales du Caucase, au nord de l'Anatolie. Adversaires des principaux héros grecs, en particulier de Thésée lors du siège d'Athènes et d'Achille pendant la guerre de Troie, elles ont donné lieu à de multiples évocations et représentations littéraires. La figure de ces guerrières a suscité de nombreux débats pour départager le mythe de la réalité historique. Si l'existence d'une véritable société matriarcale belliqueuse est fortement mise en doute aujourd'hui, anthropologues et historiens se demandent encore sur quelles bases historiques a pu naître cette légende ayant eu une telle ampleur dans le monde antique. La présence de sociétés nomades est attestée dans ces régions à l'époque et aurait pu servir de terreau à la diffusion du mythe des Amazones. Il s'agirait peut-être des sociétés sarmates ou sauromates qui vivaient sur les territoires au bord de la Volga et dans les steppes au sud de l'Oural. Dans ces sociétés, les femmes guerroyaient en effet et chassaient à cheval au même titre que les hommes. Les découvertes de tombes sauromates ont montré que les femmes étaient aussi enterrées avec leurs armes confirmant ainsi le rôle militaire qu'elles tenaient.

Toutefois, si les Grecs ont peut-être fantasmé sur ces redoutables guerrières sauromates et imaginé les amazones, les poètes de l'Antiquité les ont toujours décrites vaincues par les grands héros grecs... l'inverse aurait certainement provoqué un tollé !



La matrifocalité: une organisation familiale caractéristique des Caraïbes

Dans les sociétés antillaises, les femmes apparaissent comme le personnage central de la famille. Elles travaillent, maîtrisent les ressources et les revenus, ont l'autorité sur les enfants. Ces sociétés sont dites matrifocales du fait d'une part, de la place centrale de la mère ou de la grand-mère dans l'organisation familiale et d'autre part, de la quasi-absence des pères. Les hommes sont en effet décrits comme volages et peu enclins à assumer une part des responsabilités quotidiennes d'un foyer. Face à cette instabilité masculine et à la précarité du lien conjugal, les femmes antillaises apparaissent comme des «mères courage» surmontant l'adversité avec une force exceptionnelle. L'absence des pères et le rôle central des mères est un phénomène caractéristique de la famille antillaise qui trouverait historiquement ses origines au sein du système esclavagiste. Durant cette sombre période de l'Histoire, les esclaves ne pouvaient former véritablement de couple ou créer un foyer puisqu'à tout moment ils risquaient d'être séparés ou vendus. Les enfants des femmes étaient d'ailleurs ceux des maîtres. Ainsi l'article 12 du code Noir rappelait que «les enfants qui naîtront de mariages entre esclaves seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves, et non à ceux de leur mari, si le mari et la femme ont des maîtres différents».

Dès lors, les femmes antillaises ont toujours été les piliers de la famille et ont développé entre elles des réseaux d'assistance et de solidarité, notamment entre voisines. Ces stratégies de résistance ne sont toutefois pas à confondre avec l'expression d'une forme de matriarcat, car même si les femmes des Caraïbes jouissent d'un certain pouvoir et d'une réelle indépendance de par leur position matrifocale, elles souffrent aussi de la domination masculine. Le taux de violence des hommes envers les femmes en est un triste indicateur puisque celui-ci est apparemment très élevé dans la plupart des Antilles.



Les Moso:

Une société matrilinéaire de Chine sans mariage ni paternité

Au sud-ouest de la Chine, au bord du lac Lugu, vit l'ethnie des Moso ou Na qui se répartit en une soixantaine de villages. Dans cette société matrilinéaire et matri locale, l'institution du mariage n'existe pas. Femmes et hommes ne vivent pas en couple, mais dans leur famille d'origine auprès de leur mère. La famille est donc constituée de la femme, de sa mère, de sa descendance, de ses frères et soeurs, des enfants des soeurs, mais jamais d'époux ni de concubins. Les relations amoureuses sont basées sur le principe de la liberté sexuelle. Les amants se rencontrent lors de visites dites «furtives» où les hommes quittent leur maison familiale pour rendre visite les femmes des autres maisonnées. Les relations amoureuses sont ainsi généralement temporaires ou lorsqu'elles deviennent plus permanentes, elles ne donnent pas lieu à une cohabitation du couple, mais s'expriment toujours sous la forme de visite. En ce sens, l'organisation de la société moso a suscité beaucoup d'intérêt scientifique puisqu'elle contrevient à l'idée extrêmement répandue que l'alliance et le couple sont les bases universelles de la famille. Là-bas, lorsqu'un enfant naît, il est automatiquement celui de la famille maternelle. Aucun lien n'unit celui-ci à son père biologique et le mot «père» n'existe tout simplement pas dans la langue moso. D'ailleurs on pense que l'enfant est conçu par un Dieu qui le dépose dans le ventre des femmes. Les rapports sexuels ne sont ainsi que les déclencheurs de la grossesse.

La notion de matriarcat a souvent été évoquée pour qualifier l'organisation de cette société où le nom, la propriété, les biens se transmettent du côté maternel. Les femmes dirigent la famille, travaillent, gèrent le budget familial, distribuent équitablement le fruit du travail fourni par les membres du clan, jouissent d'un très grand prestige. Toutefois, comme dans de nombreuses sociétés matrilinéaires, le rôle de l'oncle maternel au sein de la maisonnée est lui aussi essentiel. Il subvient notamment à une grande partie des besoins de ses neveux et nièces et tient un rôle important dans leur éducation. En ce sens, la société moso semble relativement égalitaire entre femmes et hommes ce qui se retrouve du point de vue du partage du pouvoir puisque chaque lignée maternelle est dirigée par deux chefs, l'un masculin et l'autre féminin, et lorsqu'il s'agit de prendre des décisions importantes pour l'ensemble de la lignée, ce sont tous les membres du clan familial qui sont consultés.

Le Mexique des femmes et des muxe's

Au sud du Mexique, dans l'Etat de Oaxaca, se trouve la ville indigène zapotèque de Juchitan. Au sein de la société zapotèque, groupe descendant des Mayas, les femmes semblent jouir d'un pouvoir hors du commun. La société étant matrilinéaire, la transmission du nom et des biens passent par les femmes qui sont aussi les propriétaires des maisons. Le travail est lui partagé de manière complémentaire entre femmes et hommes. Elles sont en charge d'une activité prestigieuse : elles gèrent le commerce régional en vendant les produits de l'agriculture, de l'élevage et de l'artisanat ; ils s'occupent des activités agricoles et de la pêche. Les femmes sont aussi les garantes de la tradition, ce sont elles uniquement qui parlent encore la langue indigène zapotèque, une particularité qui leur permet de développer une connivence et une grande solidarité entre elles. Les femmes zapotèques détiennent aussi un pouvoir politique : elles ont leur propre gouvernement municipal et sont les premières à s'être battues pour que leur communauté autochtone résiste aux politiques fédérales et au développement de l'économie de marché. Dans la région, elles organisent en effet le commerce de façon solidaire en se spécialisant chacune dans la vente d'un produit particulier afin de ne pas se trouver en concurrence. Les rapports entre femmes et hommes zapotèques sont ainsi décrits de manière très égalitaires et ce n'est pas l'unique spécificité de cette société puisque contrairement à ce que l'on constate généralement dans le reste du Mexique, la communauté homosexuelle est elle aussi traitée avec un grand respect. En effet, à Juchitan certains hommes homosexuels, les muxe's, se travestissent en femmes et vivent leur orientation sexuelle librement et ouvertement. Il s'agit d'un fait culturel au sein de la société zapotèque qui considère ces hommes comme des bâtons de vieillesse pour les familles du fait qu'ils ne se marieront pas. Cependant, petite ombre au tableau : cette tolérance vis-à-vis des minorités sexuelles s'arrête à la gent masculine car à Juchitan les femmes homosexuelles ne sont apparemment pas traitées avec le même respect.